

YAN ALLEGRET

PROJET SOLO

Théâtre

« Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui mènent où l'on veut aller »

Blaise Pascal

*« A l'instant du face-à-face
Guerrier tu entends
La leçon du Sabre
Aucun mot n'a plus de sens »*

Morihei Ueshiba

A Ysé.

A la mémoire de Bernard Palmi.

Projet Solo

a été créé du 20 au 24 janvier 2004 au Forum Culturel de Blanc Mesnil

assistanat à la mise en scène : Maya Vignando/ Dramaturgie : Clyde Chabot/ Lumières : Orazio Trotta/ Regards extérieurs : Mathieu Cipriani, Stéphane Facco.

Copyright Yan Allegret

Est-ce qu'on peut éteindre la lumière. S'il vous plaît. Tout éteindre. Merci. Et puis si l'obscurité n'y est pas on va. Et merde. Merde. Merde. Considérons que l'obscurité y est. Revenons à ça. Tout part de là. Peut-être. L'obscurité, c'est la meilleure manière. Non. Il y a une fatigue de la lumière. Partout. Dans les rues. Dans les villes. Il y a cette nécessité hystérique d'éclairer. De faire la lumière. De faire comprendre. On ne peut pas supporter l'ombre. Parce que l'ombre, c'est finalement la preuve. Non, ce n'est pas une preuve. Non. Parce que l'ombre, c'est. Ça fait appel à toute la complexité qu'on a. C'est l'ombre intérieure, c'est l'ombre d'avant le spectacle, c'est l'ombre. C'est ce qu'on ne comprend pas, c'est ce qui n'est pas expliqué. Ce qui n'est pas expliqué. C'est l'invisible. L'obscurité, c'est le terrain de départ de l'invisible. Je crois. Et puis, perte des repères, forcément. D'ailleurs, moi qui suis en train de parler, peut-être que je parle dans un micro juste à côté. Peut-être que je suis dans la pièce à côté et que je vous observe. Et je parle en vous observant. Peut-être aussi que ma voix est enregistrée, mais je suis à côté. Peut-être que je suis assis dans le public avec vous et que j'écoute cette voix. Peut-être que je suis assis juste à côté de vous. Ou bien encore. J'ai enregistré tout cela et je suis totalement ailleurs. Peut-être que je joue un autre spectacle ailleurs. Dans une autre ville. Mais après tout peu importe. La seule chose qui importe, c'est ce qui naît de l'obscurité. Je crois que rester dans le noir finalement, c'est peut-être la meilleure façon de tomber amoureux. Ou bien c'est une tentative. Une tentative de survie.

Aucun mot n'a plus de sens. Ce poème. Comment c'était déjà. Comment c'était.

Rencontrer. Donner naissance. Faire du théâtre. Et puis vieillir. Et puis mourir. Voilà.

LA JEUNE FILLE

Elle entrerait.
Dans le temps qui précéderait sa venue, tu aurais mené une guerre.
Dans l'obscurité.
Tu te serais battu.
Contre elle.
Le temps que l'épuisement te prenne.
Et t'emmène, jusqu'au seuil d'un espace sans courage.
Là où elle entrerait.
Il y aurait eu l'obscurité au départ.
L'ombre sans corps, sans limites.
L'ombre insupportable.
Là.
Tu aurais imaginé une naissance.
Confusément.
Tu aurais souhaité dans l'ombre la naissance de quelque chose.
D'une voix. D'un arbre. D'un corps.
Tout cela, tu ne l'aurais pas vu dans l'obscurité.
Tu n'aurais vu que le noir.
Tu aurais désiré voir au-delà.
Tu aurais peut-être désiré sa venue.
Mais elle ne t'aurait pas répondu.
Elle ne serait pas là.
Que l'ombre.
L'ombre insupportable.
Tu aurais désiré.
Désiré que l'ombre devienne autre chose.
Tu aurais employé ta volonté.
Ton courage. Tout ce que tu croirais être tes forces.
Façonnant ton désir en arme.
Et tu te serais battu.
Contre l'obscurité.
Pour la faire enfanter de force.
Pour qu'elle vienne.
Pour qu'elle te sauve, en entrant. Qu'elle te donne raison.
Pour qu'elle vienne vers toi et toi seul,
Pour qu'elle te reconnaisse. Qu'elle console le malaise.
Pour qu'elle te dise qu'elle te devait sa naissance.
Mais rien de tout cela ne serait arrivé et elle ne serait pas entrée.
Tu serais seul.
La pénombre demeurerait, indifférente à tes assauts.
Inchangée comme au premier instant.

Insupportable parce que nourrissant un doute en toi.
Celui que tu ne voudrais pas.
Tu redoublerais de violence.
Tu croirais aux lois de la guerre.
A l'affrontement. A l'ennemi. A tout ça.
Tu frapperais nulle part mais tu frapperais plus fort.
L'intuition de ta défaite te visiterait pour la première fois
Tu jetterais toute ton énergie dans le combat.
Ta volonté. Tout ce qui en toi affirme quelque chose.
Tu te battrais pour toi. Tu serais courageux.
En toute inutilité.
Tu l'appellerais.
Mais elle ne viendrait pas.
Elle ne te sauverait toujours pas.
Elle n'entrerait pas dans l'espace de ta lutte.
Elle te laisserait.
Ta guerre durerait. Dans l'ombre indifférente. Dans la même solitude
inchangée.
Avec le temps, tes forces, tes armes et tes désirs s'affaibliraient.
Tout en combattant, tu les verrais disparaître peu à peu dans la
pénombre.
Ils la rejoindraient.
Te laissant seul pour le prochain assaut.
Les lois de la guerre te regarderaient d'un mauvais œil.
Tu ne souhaiterais plus vraiment gagner.
Tu souhaiterais seulement que cela s'arrête.
Mais tu ne t'arrêteras pas.
Tu supplierais sa venue dans un dernier élan. Tu la supplierais encore
une fois de venir. Pour que quelque chose de toi soit épargné. Pour que
quelqu'un puisse attester de la beauté de ton combat. Mais elle ne
viendrait pas et ton dernier assaut, il n'y aurait rien à en dire si ce n'est
que ce serait bien le dernier.
Tu tomberais enfin.
La défaite serait secrètement en toi comme une aube. Un soulagement.
L'obscurité accueillerait ta chute.
Tu tomberais enfin.
Dans l'ombre inchangée.
Tu te serais noyé. Pour avoir cru à la noyade.
Tu ne bougerais plus, ni ne désirerais.
L'espace de la lutte serait devenu vide. Sans courage.
Tu n'aurais plus rien à opposer à l'obscurité.
Et pourtant tu serais encore là.
Tout ça.

Tout ça pour ne même pas mourir.
Au cœur de la pénombre.
Tu n'aurais peut-être même pas bougé.
Du temps passerait sur toi. De l'ombre passerait sur toi.
Tu n'y opposerais plus de résistance.
Tu verrais alors quelque chose. Quelque chose de toi au sol.
Quelque chose qui se serait séparé de toi pendant l'assaut , et qui t'appartiendrait.
Tu ne le ramasserais pas.
Toi qui voulais voir, ce serait la seule chose que tu verrais, la seule qui émergerait du noir et tu n'en voudrais pas.
Même pas mort. Seulement détaché.
Vidé.
Evidé de toi-même.
Par toi même.
Le calme du vaincu quand le vainqueur imagine déjà ses prochains ennemis.
Tu n'aurais que cela.
Tu resterais là.
Dans l'espace devenu sans courage.
Seul avec l'ombre.
Tu ne penserais plus à elle. Tu ne l'appellerais plus. Ni ne la désirerait.
Alors elle entrerait.
Elle passerait à travers la brèche qui se serait ouverte.
En toi. Dans l'ombre.
Dans l'espace devenu sans courage.
Elle viendrait sans un mot.
C'est par toi qu'elle serait entrée.

Je vous ai attendus.

Je vous ai attendus.

Et maintenant.

Je pourrai presque vous toucher.

L'ENFANT

Eau. Salive.

Salive. Sang.

Sang. Urine.

Urine. Eau.

Aveugle. Seul.

Un paysage pourtant.

Salive. Eau.

Rigole. Salive.

Salive. Urine.

Rigole d'urine.

J'en suis l'amont.

Rigole d'urine.

Rigole. Etang.

Etang. Salive.

Etang de salive.

De tous les mots.

Que je ne dis pas.

Sang. Salive.

Salive. Eau.

Sueur. Eau.

Eau d'étang.

Rigole. Etang

Etang. Aveugle.

Un paysage pourtant.

Etang de sueur. Etang d'urine.

Urine. Pluie.

Pluie d'eau.

Devient Rigole.

Rigole d'eau.

J'en suis témoin.

Eau. Salive.

Urine. Eau.

Rigoles d'eau

Rigoles d'urine

Se rejoignent.

Sueur. Sang.

Sang. Larmes.

Etang de larmes.

Que je n'ai pas pleuré.

Pluie. Rigole.

Urine. Rigole.

Rigole de salive.

Quitte l'étang.

Sang. Pluie.

Rigoles d'eau.

Rigoles d'urine.

Tracent des sillons.

Dans le paysage.

Eau. Sueur.

Eau. Pluie.

Salive. Pluie.

Emplit l'espace.

Des corps au loin.

Aveugles aussi.

Salive. Eau.

Eau de salive.

Pluie de salive.

Emplit l'espace.

Pluie. Inonde.

Et urine.

Calmement.

Dans l'espace.

Des corps au loin.

Aveugles aussi.

Rigoles dans le paysage.

Relient les corps.

Ensemble les étangs.

Eau. Urine.

Pluie. Etang.

Inonde. Salive.

Tout ensemble.

Salive. Eau.

Etang de salive.

De tous les mots.

Qu'ils ne disent pas.

Urine. Sang.

En chacun.

Sang. Larmes.

Larmes. Sueur.

Entre les corps.

Sang. Sueur.

Eau de larmes.

Entre les corps.

Un paysage pourtant.

Les corps aveugles.

Rigoles entre eux.

Larmes. Pluie

Pluie. Rigoles.

L'espace inondé.

Rigoles. Sueur.

Sueur. Marée.

Marée de salive.

Des corps.

Des étangs de sang.

Aveugles.

Reliés par les rigoles.

Etangs d'urine.

Entre les corps.

Eau d'étang.

Eau de marée.

Marée de pluie.

Vers la rivière.

Les corps baignés.

Liés ensemble.

Aveugles pourtant.

Etangs de salive.

De tous les mots.

Qui ne sont pas dits.

Eau. Salive.

Sang. Eau.

Sueur. Urine

Dans tous les corps.

Ils se répondent.

Dans la marée. Silencieusement.

Ensemble dans les rigoles.

Se reconnaissent.

Liés par l'eau. Par la salive.

Et jamais ne se séparent.

Les corps aveugles.

Reliés par l'eau.

Par la marée.

Et jamais ne se séparent.

Sillons de salive

Sillons d'eau.

Entre les étangs.

Pluie de sang.

Rigoles. Marées.

Deviennent rivières.

Emmènent les corps.

Vers leur naissance.

Dans la marée.

Les corps ensemble.

Reliés par l'eau.

Aveugles pourtant.

Les corps reliés.

Dans les rivières.

Et jamais ne se séparent.

Eau. Salive.

Rivières de sang.

Emmènent les corps.

Vers leur naissance.

Salive. Sueur.

Sang. Urine.

Urine. Eau.

En chacun.

Et jamais ne se séparent.

Pluie de sang.

Marée. Rivières.

Emmènent les corps.

Pluie de sang.

Rivières des rigoles.

Les corps aveugles.

Suivent le flot.

Vers leur naissance.

Et jamais ne se séparent.

La lumière va venir.

Et merde. Merde. Merde.

Je vais être seul. On verra bien que je suis seul.

Dans la lumière.

Quel rôle. Quel masque.

La jeune fille. L'enfant. Le vieillard. L'oiseau.

Mourir dans la lumière. Et renaître.

Le phénix.

Oui.

Je pourrais être un phénix.

La lumière va venir.

Je suis un phénix.

Celui qui se consume pour renaître.

Celui qui renaît pour se consumer à nouveau.

Je suis un phénix.

Voilà mon spectacle.

RECIT DU PHENIX

Rien.

Rien d'autre à part lui.

Aucun décor. Que l'espace. Vide.

Il est sorti de sa retraite. De sa loge.

Et s'est posté là silencieusement.

Sous le regard de l'assemblée.

Ce n'est pas la première fois.

Dans cet endroit vide.

Face à l'assemblée.

Il était déjà là hier.

Il y a une demi-heure.

Il y a mille ans.

De toute éternité.

Il était déjà là.

Même absence de décors.

Même absence de quelqu'un d'autre que lui dans l'espace.

Assis au point central. Les ailes repliées.

Il s'est grimé devant la glace. Il a parfait son maquillage.

Puis s'est assis seul devant l'assemblée.

Figé.

Comme fixé de tout temps dans cette posture au centre de l'espace.

Un temps.

Il se lève. Etire ses pattes.

Il part de son point central.

Il part vers le fond.

Entraînant derrière lui une longue traînée de plumes.

Semblable aux traînes de ces grandes mariées.

Il part dans la forêt.

Une toile peinte en fond de scène.

La forêt.

Lui seul pour faire les animaux, les hommes, et toutes les nuances qui existent entre eux.

Il s'arrête à la lisière, contemple un instant le détail des arbres peints.

Changement de lumière et bruits de la forêt sur revox.

Il pénètre dans la forêt. Il marche dans un équilibre instable.

Il chemine dans la forêt. Sans texte.

S'agenouille au pied d'un arbre; prend entre ses ailes des branches mortes à terre. Décroche des morceaux d'écorce avec son bec.

Ramasse au sol des brassées de feuilles. Laisse des traces de ses pattes dans l'argile.

Un temps.
Il réapparaît dans l'espace d'origine.
Changement de lumière.
Il retourne au point central, y dépose délicatement les broussailles et les branches. Il les empile les unes sur les autres, adroitement, avec ses pattes.
Jusqu'à former un petit monticule.
Il repart. S'arrête à la lisière en fond de scène. Changement de lumière.
Retourne dans la forêt collecter le bois, l'herbe et les branchages.
Plusieurs fois. A nouveau les traces. A nouveau les bruits de la nature diffusés par hauts parleurs. Il revient déposer sa charge sur le monticule. Changement de lumière. Plusieurs fois va et vient ainsi.
Au centre de l'espace il y a maintenant un lit de feuilles, d'écorce, de branches aromatiques.
Il s'arrête, recule et contemple le lit.
Il ne repart pas en forêt.
Il grimpe sur le monticule. S'y installe. S'y assoit.
Il reprend sa position initiale. Les pattes repliées. Sur l'amas de branchages.
Le regard tourné vers l'assemblée.
Descente progressive de la lumière.
On entend des claquements de becs.
Silence.
Puis des claquements de bec à nouveau.
Silence.
Dans la presque obscurité.
On entend le sifflement de sa respiration.
Il souffle sur les branchages.
Silence.
Encore un claquement de bec.
Puis percussion des ailes.
La machine à fumée se met en route depuis la coulisse.
Percussion des ailes. Puis friction.
Action naturelle du soleil peint sur le mur en fond de scène.
Un temps.
Puis c'est le plein feu. Brutalement. L'embrasement.
Projecteurs à pleine puissance.
Le plateau éclairé de toutes parts. Le bûcher prend feu aussitôt.
Les premières flammes consomment son plumage.
Des éclats de rouges, de bleus, de l'or.
Sous le regard de l'assemblée
Il reste au centre de l'espace.
La machine à fumer dégorge.

Il ne se débat pas.
Il se lève lentement de sa position initiale. Au milieu des flammes.
Et il danse. Sur le bûcher. Il danse.
Mais de manière quasi-immobile. Sans quitter le point central.
Il pourrait s'enfuir d'un battement d'ailes s'il le voulait.
Il pourrait abandonner son costume et repartir chez lui, sans croire ni à la forêt, ni à l'incendie, ni au danger.
Rien n'est vrai.
Rien n'est vrai.
Mais il ne part pas. Il reste au centre, éclairé de toutes parts.
Il brûle dans la lumière.
Et danse.
Des étirements très lents des ailes. Sa bouche modèle un cri, mais le cri ne naît pas. Tout le reste du corps, baigné dans les flammes apparaît calme, presque abandonné, livré au rythme de l'incendie.
L'odeur du bois odorant emplit l'espace.
Le brouillard des machines à fumée s'épaissit. Jusqu'à masquer son corps entièrement. Jusqu'à masquer le feu lui-même. Il disparaît. Tout disparaît. Le brouillard étouffe l'incendie.
Un temps.
Changement de lumière.
Un tas de cendres.
Des cendres de bois. De broussailles. De lui.
C'est l'entracte.
Il ne se passe rien.
Sinon les braises qui peu à peu s'éteignent.
La fumée se disperse. L'attention se défait.
C'était un beau spectacle.
C'était bien joué.
Il est en poussière. Il joue la poussière. Il la joue bien.
L'assemblée n'attend plus. Elle se dissout avec paresse.
Mais lui demeure sous les braises. Encore vivant.
Dans le cœur de la terre.
Dans sa trappe. Dans son néant.
Couvert de poussières et de cendres.
Connaissant la suite.
Par cœur connaissant le déroulement des choses.
De tout temps.
De toute éternité sachant sa renaissance.
Il attend le bon moment.
Celui de sa propre révélation.
La lumière rouge dans la trappe donne le signal de l'apparition.
Elle l'éclaire.

Il réapparaît. Dans un jaillissement de cendres.
Drapé dans un costume aux motifs encore plus éclatants.
Il déploie ses ailes. Pour la première fois.
Le maquillage luit sous la lumière. Les ailes dépliées sont immenses.
C'est le final. Il l'a attendu.
Sa fausse mort. Sa vraie mort.
Les ailes dépliées sont immenses.
Il regarde l'assemblée partie.
Il se révèle dans toute sa grandeur. Tel qu'il n'est pas.
Tel qu'il sera à présent pour un cycle de mille ans.
Tel qu'il est écrit.
C'est Broadway.
Il part. Verticalement.
Dans un crissement de poulies.
Il disparaît lentement dans les cintres.
Le brouillard est aussitôt recyclé en nuages.
Toile peinte en fond de scène: les éthers.
On voit son ombre sur la toile.
Qui bouge, imperceptiblement.
Lui, plus haut, est coincé près du plafond.
Il plane dans son épilogue.
Dans son drapé de plumes.
Il mime un vol innommable qui le ferait s'approcher d'une grâce
strictement mortelle.
Un vol d'une demi-heure.
De mille ans.
L'ombre sur la toile peinte évolue avec majesté dans des éthers
artificiels.
Rien n'est vrai.
Rien n'est vrai.
Mais il continue à mimer son vol.
Il est suspendu à son câble. A son artifice. Il règne dans sa vacuité.
Descente finale de la lumière.
On entend sa voix, son cri.
Une voix qui vient des cintres. Ou des hauts parleurs.
Qui répète, annonce ou murmure les mêmes mots, comme ivre.
En boucle pour mille ans.
Broadway. Broadway. Broadway.

Noir.
Fin du spectacle.

Comment c'était déjà.

LE VIEILLARD

De la bruyère.
Du genêt.
Une terre sans arbres.
Sans maison.
Une lande.

En dernier lieu.
Une lande.
Faites de bruyère.
Et de genêts.

Il y avait une fin d'après-midi
Figée.
Pas d'autre saison.
Juste un moment; une fin d'après-midi.

Il y avait des traces de chemins
Recouvertes par la bruyère.
Je les regardais.

Je n'avais pas marché jusque-là.
Disons que tout s'était.
Progressivement.
En allé.

C'était l'impression que j'avais.
Que je n'avais pas tant marché que ça.

La lande s'était découverte.
Elle avait dû attendre.

Est-ce que j'avais tout inventé.
Est-ce que j'étais parti.
Il n'y avait pas plus de réponses dans la lande qu'ailleurs.
Mais cela ne me dérangeait plus vraiment.
Je regardais les genêts.

La lande avait l'odeur des premières pluies.
Mais il ne pleuvait pas.

Quelque chose était mort.

Lentement.
Comme un arbre.
Et ce n'était pas moi.

Il y avait la lande.
La saison fixe.
Le ciel inchangé.
La fin d'après-midi.

C'était très simple.
Les questions demeuraient.
Mais elles étaient vidées de leur substance
Des figurantes en moi

Peut-être que je n'avais pas dit.
Pas su dire.
Ou j'en avais dit trop.
On m'avait peut-être compris, peut-être pas.
Ca n'avait plus du tout d'importance.

J'avais une terre vide.
Où il était agréable de s'asseoir.
Je n'en demandais pas plus.

J'avais en tête souvent.
Un poème que je n'avais pas écrit.
Comment c'était déjà.
Comment c'était.

Le temps avait creusé des sillons dans la terre.
Dans ma terre.
J'y abandonnais ma mémoire.

Régulièrement.
Sans m'en apercevoir
Par poignées entières.
J'oubliais.

Les traces au sol recouvertes par la bruyère.
Je les voyais de moins en moins.
Cela ne me dérangeait pas.

J'étais seul.

Et pourtant ça arrivait parfois.
Ca remontait.

Ceux que j'avais perdus revenaient.
Ceux que s'étaient endormis en moi, dans un automne permanent.
Ils revenaient.

A travers les sillons où ma mémoire
S'était déposée.
Par poignées entières.
Ils revenaient.

Dans la lande.
Dans la saison fixe.
J'étais leur hôte.

Je m'étais levé pour les accueillir.
Je leur avais parlé à chacun.
Avec des mots différents.

Il y avait un vieillard. Une jeune fille.
Des amis. Des parents.
Un enfant.
Un autre enfant qui n'était pas encore né.

On s'était mis autour d'une table pour manger.

Les mêmes repas.
Les mêmes alcools, exactement.
Les engueulades, pareilles.
Les mêmes silences.

L'enfant qui était né s'était assis à un coin de la table.
Une tâche d'urine sur le pantalon.
Il avait joué les anciens jeux.
Je les connaissais tous.

Au bout de la table.
Le vieillard était silencieux.
Il portait les vêtements que je lui connaissais.
Il ne me parlait pas. Jamais.

Rien n'était résolu.

Mais nous mangions ensemble.
Cela me suffisait.

Les éclats de rires.
Sur les mêmes histoires.
Racontée plus de cent fois.

La jeune fille était amoureuse d'un autre.
A nouveau je ne savais pas comment lui dire.
Alors je lui disais « cela m'est égal».

Je n'en avais sauvé aucun.
Et aucun ne m'avait sauvé.
Mais nous mangions ensemble.
Et c'était plus important.

Au milieu du repas.
La jeune fille devenait mère.
Elle accouchait de l'enfant qui n'était pas encore né.
Le mien sans doute.
Et d'autres tombaient pendant ce temps.

L'enfant.
J'écrivais son prénom sur ma peau.
Pour ne pas l'oublier.
Et je continuais à manger.

Et ceux qui étaient tombés
Se relevaient.
Et continuaient à manger.

L'ami se confiait à moi.
On buvait plus que de raison.
Et puis il posait sa tête contre mon épaule.

Un parent me demandait des nouvelles.
Je regardais son visage.
Il avait trente ans. Puis soixante.
Puis il n'avait plus d'âge.
Je lui répondais que tout allait bien.

Et toujours les mêmes phrases qui revenaient.
Dans la bouche de l'amante.

« A quoi tu penses ? ».
« Je pense à toi ».
Ou bien « Je ne sais pas ».

Nous ne nous disions pas.
Tout ce qu'on ne s'était pas donné.
Par amour.

La pluie avait frôlé la terre
Sans l'étreindre jusqu'à la boue.
Comme elle, nous mangions ensemble.
Sans nous dévorer.

L'enfant nouveau-né me regardait.
Serré contre sa mère.
Il me parlait.
Il parlait les mots d'avant le langage.

L'enfant à l'urine
Dessinait à présent sur la table.
Des visages. Des familles.
Des phénix. Des paysages.

Plus tard le repas s'achevait.

L'ami d'enfance s'en allait dans une ville que je connaissais pas.
Le vieillard mourrait de son cancer.
La jeune fille et moi nous séparions sans avoir eu besoin de rejouer
toute la scène.

Je voyais quelqu'un s'éloigner dans la lande.
C'était le nouveau-né.
Il marchait.

Et puis l'instant d'après il n'y avait plus rien.
Que l'odeur de la terre.
Et la table était recouverte de bruyère.
Ils étaient revenus aux sillons.

Seul à nouveau.
La lande me tenait.
La même lumière.
Même plus de traces de chemins.

Ne restait que le prénom de l'enfant
Ecrit sur mon épaule.
Et le poème que je n'avais pas écrit
Que je répétais souvent.

« A l'instant du face-à-face
Guerrier, tu entends
La leçon du Sabre
Aucun mot n'a plus de sens »

Les emmener dans la lumière.

Les exposer.

Et tant pis si ca meurt.

Alors.

Ce doit être le moment.

De céder.

Avec le risque. Que plus rien ne reste.

On verra bien. Oui.

Où on était quand on était ensemble.

Qui a vécu avec moi.

Marché avec moi.

Le frère.

L'ami.

Maintenant.

Regarde à travers mes yeux les choses que tu as créées.

Tout est lumineux.

Moscou – Villeneuve les Avignon- Marseille - Paris

Janvier 2002 – Décembre 2003